

LA GUERRE ET LA GRAND-MERE



IAIA ET LA GUERRE

J'avais 9 ans et j'étais sur le balcon de ma maison en train de jouer avec mes sœurs, quand mon père est arrivé en disant à ma mère : "La guerre s'est intensifiée contre nous et je vais me porter volontaire." Il s'est d'abord rendu à la caserne de *Sant Andreu*, où s'inscrivaient les volontaires pour se rendre au front. C'était quand il vivait toujours avec nous.

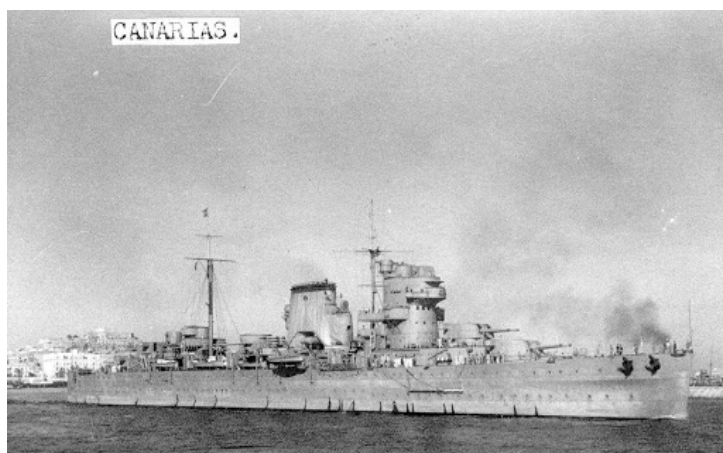
Comme ils bombardaient constamment Barcelone, mon père est allé chercher un refuge où il pourrait emmener toute la famille, «*la bòbila* ». Mais un jour d'orage, ce dernier s'est effondré et de nombreuses personnes sont mortes.

Après avoir été à Sant Andreu, il a été envoyé à la caserne de Tarragone, puis au phare de Calella, où il y serait pratiquement toute la guerre en tant que commissaire politique de toute la côte, nommé par les habitants du village.

Ma mère décida de demander congé à l'usine où elle travaillait et de louer une maison à Calella sur la côte. Ainsi, ma mère, les trois filles et la grand-mère vivions près de mon père qui vivait dans le phare. Parfois il nous apportait de la nourriture, puisque même si à Calella il n'en manquait pas, nous devions faire de très longues files d'attente pour pouvoir l'obtenir.

Nous sommes restées près de 9 mois à Calella et nous y avons subi de nombreuses attaques, tant aériennes que maritimes. L'une d'elles est restée un après-midi inoubliable pour moi. Nous sommes allées au refuge de "*La Granja*", ma mère, les deux petites filles devant et moi traînant ma grand-mère, qui ne pouvait pas marcher. Mais puisque le bombardement aérien avait déjà commencé et que nous pouvions plus nous rendre à l'abri, nous nous sommes réfugiées sous des balcons. L'un des avions est descendu à ras du sol, mitraillant toutes les personnes qui étaient à découvert dans la rue. Les avions n'étaient pas comme aujourd'hui, ils étaient petits et l'on pouvait voir le pilote quand ils faisaient vol bas. Je ne sais pas si c'est dû à la peur du moment au fruit de mon imagination ou mais je me souviendrai toute ma vie du visage de l'aviateur essayant de nous mitrailler

Un autre jour, nous étions les trois sœurs sur la plage quand nous avons entendu les canons du «*Canarias*», le navire amiral de la flotte franquiste, qui commençait à bombarder la ville. Depuis le phare, où se trouvaient les batteries d'artillerie, ils essayaient de riposter, mais comme ils n'avaient pas assez de puissance, les projectiles tombaient à l'eau et le "*Canarias*" longeait triomphalement la côte pendant que les gens couraient se cacher.



Après ces 9 mois, nous avons dû retourner à Barcelone, puisque nous n'avions plus d'argent, et ma mère a dû retourner travailler.

Puisqu'à Barcelone il y avait des attaques et des bombardements constants, ils avaient construit un abri dans une savonnerie (*Sabons Benito Ferrer*) en face de ma maison avec des sacs pleins de terre pour se protéger des éclats d'obus, et chaque fois que les sirènes sonnaient, nous y courions pour nous réfugier.

Mais il y eut un moment où l'on ne prenions plus la peine de descendre pour nous réfugier et nous nous protégeons avec des matelas dans notre propre appartement, et par le balcon, nous voyions les bombes tomber dans le quartier (*La Sagrera*, entre *l'Hispano Suiïssa* et les voies ferrées de la gare).

Nous passâmes 3 mois ainsi, mais la nourriture se faisait de plus en plus rare. Ma mère décida d'envoyer ma grand-mère, mes deux petites sœurs et à moi à Calella dans une maison près de la promenade, et près de mon père. Elle venait nous voir tous les week-end.

Une des fois où nous sommes retournées à Barcelone avec ma mère, en arrivant à *l'Estacio de França* nous nous sommes retrouvées en plein bombardement et nous avons dû nous cacher sous les wagons, au milieu des voies ferrées. Nous avons été témoins de terribles scènes de trains explosés et de morts partout.



La guerre continuait.

Mon père partit au front de l'Èbre, nous, nous sommes retournées à Barcelone et avons essayé de survivre avec l'argent que ma mère gagnait dans l'usine de « *la Xarxa* », une usine qui a également été bombardée et partiellement détruite, mais ma mère avait réussi à rentrer à la maison avec nous.

Les républicains perdurent la guerre.

Ils n'avaient plus d'armes mais combattaient quand même avec des pierres. Des jeunes de 15 ans ont été envoyés au front, la soi-disant « *lleva del biberó* » (1938-1939), dans laquelle nous avons perdu un de mes cousins. Les troupes républicaines se retiraient, Franco gagna la guerre.

Avant que les troupes « nationales » ne réussissent à entrer à Barcelone, mon père est rentré à la maison pour dire au revoir et dire à ma mère de se débarrasser de tout ce qui pouvait la compromettre, et c'est ainsi nous sommes restées seules toutes les cinq.

Plus tard, nous avons appris que lorsque mon père est arrivé à Gérone, il était accompagné de son assistant, un jeune soldat de « *l'exèrcit de lleva* » qui l'aimait beaucoup. Quand les troupes franquistes sont arrivées, mon père a dit à son assistant : « J'essaierai de traverser la rivière à la nage, toi, quand tu me verras de l'autre côté, reviens à Barcelone et dis à ma famille que je vais bien et que j'essaie de d'arriver en France. Aide-les comme tu peux puisqu'en tant que soldat, ils ne te feront rien. »

Pendant ce temps à Barcelone, nous essayions de nous échapper de l'armée nationale. De différentes parties de la ville arrivaient des camions pleins de monde à la frontière; mais comme nous étions deux femmes, dont une très vieille, et les trois filles; nous n'avons pu obtenir aucun de ces camions.

C'était peut-être notre chance car beaucoup de ces personnes sont mortes en cours de route. Nous sommes retournés à l'appartement de Sagrera et de ce balcon où nous avons vu la guerre commencer, nous l'avons vu se terminer.

Il a fallu dix, mois et peut-être un an, jusqu'à ce qu'après de nombreuses tentatives auprès de la Croix-Rouge, nous apprenions que le père avait réussi à rejoindre la France, étant emprisonné dans le camp de réfugiés d'Argelès sur Mer, où il est allé, a réussi à sortir après 10 mois, quand il a été envoyé près de Paris à la radio Seine-Maine où il coupait des arbres pour faire du charbon de bois.



Nous commençons le dur après-guerre.

Ma mère fut renvoyée de l'usine de la « *Xarxa* », l'usine où elle travaillait, parce qu'elle était l'épouse d'un rouge du comité d'entreprise, 9 mois sans travail, vivant du peu qu'il nous restait, parce que l'argent ne valait plus.

Elle travailla où elle pouvait : nettoyant des maisons, vendant dans les rues, faisant de **l'estraperlo** (marché noir), mais nous n'avions pas de chance, quand les « *Burots* » arrivaient, ils nous prenaient tout. Des policiers aux entrées des villes qui empêchaient les gens d'entrer des produits pour faire du commerce à l'intérieur.

Grâce à quelques amitiés, ma mère fut réadmise à l'usine, ces derniers ont essayé de la protéger à elle et à nous, ses filles, pour qu'il ne nous arrive rien.

Mes parents essayèrent de réunir la famille :

Mon père en descendant au sud de la France, (occupée depuis que la Seconde Guerre mondiale s'était intensifiée) il s'était écroulé 6 ans.

Ma mère, de son côté, après un délai raisonnable a essayé d'arranger les papiers pour aller en France, mais avec le temps, ma grand-mère est morte de vieillesse et je me suis mariée en 1948. Par conséquent, seulement trois de nous cinq allaient rejoindre mon père.

Elles obtinrent le passeport, mais il leur manquait les visas et quand nous avons enfin l'argent pour elles, le passeport était déjà expiré, et ainsi de suite. Nous vendîmes tout ce qu'il nous restait dans l'appartement : les matelas de laine, les machines à coudre, draps de lit... et pourtant nous ne réussissions pas à collecter les sous suffisants.

Jusqu'à que l'assistant soldat de mon père, qui avait trouvé un travail, leur aida à finir de payer les papiers pour partir.



Necrológica

EMILIO LLORENS

Después de una larga y penosa enfermedad y haber sido operado una vez, al volver nuevamente a la tabla de operaciones, falleció, el día dos de octubre, a la edad de 68 años, el que en vida fue nuestro estimado compañero Emilio Llorens, conocido en nuestros medios por el compañero «Valencia».

Era natural de Valencia. Pero joven y enamorado ya de las ideas acratas, se fue a Cataluña, y fijó su residencia en San Andrés, La Sagrera (Barcelona) en donde fue un activo y tenaz militante del ramo textil (sección « estampados »).

La veteranía de la C.N.T. continúa viendo como en sus filas disminuye el efectivo ajejo, que dió brillantez a nuestra organización y a nuestras ideas.

Para los jóvenes de hoy, puede no ser recordado, más para los setentones no deja de retrotraernos a la época gloriosa de la C.N.T. en la que militó con la innata rebeldía que lo caracterizó en la Lucha y Solidaridad en defensa de las ideas Anarco-Sindicalistas de la Primera Internacional.

Al iniciarse el levantamiento fascista, fue a enrolarse en las primeras centurias: y después de la militarización, fue Comisario de la Agrupación de Artillería, que tan acertadamente se distinguió, en el Ebro; cargo que ostentó, hasta que, empujados por las bayonetas franquistas, alemanas, italianas y marroquíes, les obligaron a pasar la frontera.

Ya en el exilio sufrió como nosotros las vicisitudes de los campos de concentración, como hombre libre, sin que ello mermase su confianza en el porvenir futuro de una España liberada.

El entierro fue civil, como era su voluntad, y a pesar de haber coincidido en el periodo de las vendimias, fue acompañado de un número de Españoles y Franceses, ya que era muy conocido y estimado en Agde.

Ante su tumba, el compañero Orozco pronunció unas emocionadas palabras, haciendo resaltar los valores del compañero que nos dejó para siempre.

La Federación Local de Agde, se asocia al dolor que aflige a su querida compañera, Maria, e hijos Carmen, en España, y Aurora y Eugenia en Francia, y demás familiares.

Por la F.L. de Agde, la Junta.

Je me suis mariée en août 1948.

Elles sont parties pour la France en avril 1949.

Mon fils est né en juin 1949.

Après onze ans sans voir mon père, j'ai pu me rendre à Agde dans le sud de la France avec mon mari et mon fils, qui avait déjà deux ans.

La rencontre avec mon père a été très excitante : Il est monté dans le train à Béziers, un village avant lequel nous devons descendre, il a parcouru tout le train, compartiment par compartiment, à la recherche de la fille qu'il avait laissée à Barcelone onze ans auparavant... Finalement il la reconnut et l'embrassa de toutes ses forces.

Mon père est mort à l'âge de 67 ans sans pouvoir revenir sur la terre qu'il aimait tant, la seule terre qu'il possédait était le morceau que je lui avait emmené dans un douloureux voyage et que j'ai mise entre ses mains.

J'ai commencé à parler depuis un balcon, le balcon de l'appartement *Sagrera* d'où j'ai vu la guerre commencer, la guerre se terminer, le garde Mora de Franco entrer, tuant des gens, le Pegasus grève avec les gris écrasant les travailleurs, les inondations du Vallès en 1962 avec la marche de Franco pour visiter les victimes, et la neige de Noël 1962, entre autres.

C'est l'histoire d'une fille et de toute guerre. Toutes les guerres sont pareilles, elles blessent, elles détruisent des familles et elles effondrent des nations, nous combattons pour la paix.



La petita Pili Sanz –filla de l'Andreu Sanz–, entre l'Emil i l'Emilio Llorenç, qui condueix un tractor d'eruga durant el procés de llaurar un camp de la regió de l'Aude, a França, cap a finals de la dècada dels anys seixanta.

Fotografia d'Andreu Sanz Oliva, Barcelona
AMVA-AI, Col·lecció Andreu Sanz Oliva

Andreu Sanz

Es Rosa i no Pili :)